

# **BLANCHE ET NOIR**

**par Sophie Doin**

Terre de liberté, je te salue; je suis homme enfin, je suis libre! O soleil, sois plus brillant désormais; que tes feux bienfaisans réchauffent nos contrées glorieuses, qu'il les fécondent, avec l'aide de Dieu et de nos bras indépendans. Sois orgueilleux de notre noble orgueil, nous pouvons désormais lever les yeux vers toi! Et toi, patrie, patrie, toi dont je puis maintenant prononcer le nom si doux, que ton sol chéri reçoive le chaste baiser d'un de tes fils régénérés! En disant ces mots, Domingo, prosterné dans la poussière, posa ses lèvres sur cette terre qui venait d'être pour ainsi dire affranchie.

A six ans, Domingo perdit son père, et sa mère mourut de chagrin d'avoir vu périr son époux par suite des mauvais traitemens d'un maître. Domingo n'avait plus devant lui que *des larmes et l'esclavage*, lorsque la vieille Marguerite, femme de confiance de madame de Hauteville, le vit pleurer, apprit ses malheurs, et le conduisit chez sa maîtresse. Madame de Hauteville était bonne, compatissante, sensible; elle était ce qu'auraient dû être toutes les femmes des riches colons. Qui peut dire précisément quelle est la goutte d'eau qui peut éteindre l'incendie? Le baume que la nature prévoyante a placé dans les mains des femmes pour cicatriser tant de sortes de plaies, est plus puissant, plus efficace qu'on ne pense, mais trop souvent elles l'oublient ou dédaignent de le répandre. Peut-être Saint-Domingue et tant d'autres auraient encore des maîtres, si les femmes des propriétaires n'avaient pas tant de fois méprisé leur pouvoir le plus doux. Serait-ce un bien? Des horreurs du moins auraient désolé le monde; mais il est des poisons nécessaires!

Madame de Hauteville recueillit Domingo, l'acheta à son maître, voulut qu'il fût élevé dans sa maison, et obtint de son mari la permission de le dévouer exclusivement au service de sa fille qui venait de naître.

Voilà donc Domingo qui grandit à côté de sa petite maîtresse, le voilà qui n'a d'autre devoir que de la servir dans ses jeux, que d'aider ses pas, que de la secourir de toutes ses petites forces; et vraiment Domingo n'était pas un souffre-douleur; il était si bon, si complaisant, il s'attachait si tendrement à celle qui devait un jour lui commander, et de son côté la jeune Pauline était naturellement si caressante, que le pauvre petit nègre se trouvait heureux; l'idée de l'esclavage n'altérait point encore sa joie innocente; Domingo ne sentait point encore ses chaînes.

En grandissant, le petit noir fut témoin des études de Pauline. On se plut même à lui donner quelque instruction, afin d'exciter l'émulation de la petite fille; Domingo s'appliqua, et apprit en peu de temps à lire et à écrire. On lui donna même quelques notions de dessin. C'était beaucoup pour un nègre, et pour un nègre comme Domingo. Doué d'une âme ardente et d'un caractère réfléchi, il goûta vivement les charmes de l'étude, refusa à presque tous ses pareils, et le plaisir d'acquérir des lumières. Mais en s'éclairant il porta ses regards sur les noirs abrutis, sur ses frères infortunés; bientôt il frémit en contemplant la dégradation de l'espèce, et les funestes effets d'un pouvoir sanguinaire. Cette espèce de philosophie naturelle était bien dangereuse à cette époque, où l'orgueil d'une caste voulait tout écraser.

M. de Hauteville était fier, hautain, plein de préjugés; il ressemblait à tous les riches colons de sa caste; il aurait presque autant aimé voir brûler la colonie, que de marcher sur la même ligne que les colons américains. Qu'on juge d'après cela de son mépris pour les esclaves! Ce n'était à ses yeux qu'une espèce d'animaux sans âme, dont les oreilles et les yeux n'étaient propres à voir et à entendre que de rudes travaux et des ordres rigoureux. Mais M. de Hauteville était père, il chérissait sa fille, il la voyait avec joie formée à douze ans comme l'est dans nos climats une fille de seize. Pauline, élevée par sa mère avec une parfaite innocence, avec une

aimable ingénuité, avait à douze ans un caractère développé, des principes élevés, une fermeté inébranlable. Pauline avait de beaux yeux, une grande impression de tendresse, beaucoup de fraîcheur et d'embonpoint. M. de Hauteville, afin de réaliser d'anciens projets, avait reçu dans sa famille le jeune Léopold, fils d'un de ses amis d'enfance, et dont les parens habitaient la France.

Léopold avait dix-huit ans; il était plein de grâces, d'esprit, de finesse et d'affabilité. Rien de plus élégant que ses manières; rien de plus séduisant que son langage. Plus instruit qu'on ne l'est ordinairement à dix-huit ans, sa conversation était variée, piquante, animée; ses expressions étaient toujours gracieuses; une originalité constante embellissait sa physionomie et brillait dans ses discours; sa voix avait un charme inexprimable, et lorsqu'il se taisait, on oubliait ce qu'on avait à répondre, pour ne penser qu'à ce qu'il avait dit. Léopold se laissait facilement attendrir par une action généreuse, mais c'était l'affaire d'un instant, bientôt il n'y songeait plus; il parlait, il riait, il faisait une pirouette, s'attendrissait de nouveau et recommençait à rire; c'était véritablement un charmant jeune homme; bien des belles l'avaient pensé, bien des yeux le lui avaient dit. Léopold avait connu le plaisir, mais pas encore l'amour. Il connaissait les intentions de son père, et venait avec empressement le remplir. Dès qu'il vit Pauline il se félicita de son obéissance, dès qu'il la connut, il brûla de lui prouver que la soumission n'était pas le seul sentiment qui le fixait à ses pieds.

L'orage se formait aux Antilles; chaque jour les nuages s'amoncelaient, le trouble et l'agitation pénétraient partout. M. de Hauteville, vivement occupé de l'administration de ses propriétés, fut longtemps étranger aux séditions et aux affaires meurtrières occasionées par la haine des partis et la funeste divergence des opinions. Bientôt il partagea ostensiblement le préjugé qui flétrissait les hommes de couleur; bientôt aussi il eut, comme ses confrères, à se reprocher d'avoir, par un fatal entêtement, mis dans les mains des noirs les armes que ceux-ci devaient tourner plus tard contre leurs maîtres.

Domingo, attaché par son emploi au service personnel de mademoiselle de Hauteville, ne quittait pas l'habitation; mais l'étincelle électrique de liberté l'avait frappé l'un des premiers. Cette espérance ou plutôt cette possibilité s'étaient présentée à son esprit comme un songe bizarre, mais enchanteur. Sans pouvoir encore s'expliquer nettement sa pensée, cette pensée brillante l'avait fait tressaillir. Il tournait de tous côtés des regards inquiets, il recherchait la solitude, il poussait de longs soupirs, et devenait d'une distraction remarquable. Quelquefois il s'approchait des noirs, les questionnait, plaignait leur sort plus amèrement que de coutume, cherchait à leur communiquer quelque énergie, à les tirer de l'abrutissement où la douleur les avait plongés. Les intendans le regardaient avec des yeux méfiants; ils le nommaient l'audacieux protégé, et le dénonçaient à M. de Hauteville, qui fronçait le sourcil, menaçait Domingo des plus terribles châtimens; et Domingo, à cette menace, frémissait; une secrète indignation faisait bouillonner son sang.

Cependant M. de Hauteville annonça ses intentions relativement au mariage de sa fille. Léopold, autorisé par le père, offrit ses vœux et sa main à Pauline. "Serai-je assez heureux, lui dit-il, pour vous obtenir de vous-même? Chère Pauline, daignerez-vous répondre à tout l'amour d'un époux? –Qu'est-ce que l'amour, mon cher Léopold? avait demandé Pauline en rougissant. – C'est un sentiment exclusif et délicat; l'être qui nous l'inspire est pour notre coeur le plus chéri des êtres, la joie de notre vie, et notre plus grand bien. –Léopold, mon père et ma mère me sont plus chers que vous; je vous préfère même quelques amis d'enfance; j'ai bien de l'amitié pour vous, sans doute, mais je ne ressens pas d'amour. –Charmante amie, soyez à moi, votre coeur est libre, il est pur, mes soins feront le reste."

La culture de la pensée agrandit l'âme, étend les dispositions naturelles, développe les sentimens; Domingo, élevé par le cercle de ses occupations et les connaissances qu'il avait acquises au-dessus du sort commun des esclaves, Domingo osait penser, et sentait se développer en lui toutes les sensations de l'homme libre.

L'amour, ce sentiment impétueux, était fait pour cette âme neuve et brûlante. Il devait la déchirer, et lui faire payer chèrement l'agrandissement de son être. Esclave encore par toutes les institutions, son esprit seul commençait à soulever ses chaînes; il pouvait donc ressentir les émotions d'un homme libre, sans goûter les joies qu'elles produisent pour lui.

Amour, fils chéri de la liberté, toi qui ne peux souffrir de chaînes que celles que tu donnes, tu changea, pour le malheureux noir, tes délices en poison cruel! tu l'embrasas pour une maîtresse adorée, de tes flammes dévorantes; tu désolas ses regards par l'horrible spectacle d'une rivalité triomphante; enfin, tu brisas toutes les facultés de son coeur, rempli par toi d'un désespoir infructueux, d'une fureur impuissante.

La nouvelle du mariage de Pauline avait éclairé le malheureux Domingo; il aurait voulu se fuir lui-même; il ne formait que des voeux insensés; il frappait ses membres avec rage; une agitation convulsive s'était emparée de lui.

De grands désastres devenaient à craindre, et M. de Hauteville, malgré l'extrême jeunesse de sa fille, voulait avancer le temps de son union avec Léopold. Tout-à-coup les bruits les plus sinistres se répandent; de tous côtés de grands soulèvemens s'opèrent, les noirs s'avancent avec fureur, partout le massacre et l'incendie marchent à leur suite. Déjà de nombreuses propriétés appartenantes à M. de Hauteville sont brûlées et détruites; des champs de cannes à sucre n'offrent plus que des cendres aux yeux épouvantés; lui-même, pour l'habitation qu'il occupe au milieu de ses compagnes, et qu'il ne saurait défendre contre ces torrens destructeurs, ne trouve d'autre refuge que la ville du Cap; il s'y jette avec sa famille, ses esclaves, toute sa maison. Mais l'intérêt et le ressentiment parlent plus haut que la crainte; l'orgueil d'un colon ne ménage rien, pas même la prudence, il devient plus tyran encore alors qu'il devrait adoucir les esprits; il veut dompter par la cruauté ceux dont il faudrait gagner les coeurs, calmer, endormir les âmes. Désormais la moindre faute d'un esclave est recherchée avec sévérité, punie par un supplice barbare. Le moindre discours, même le moindre mot, est traité de révolte, arrêté par une exécution! Domingo lui-même ne saurait plus réclamer de préférence. Troublé par sa douleur, il s'emporte, il s'égaré. Un moment il se montre hardiment devant son maître, une minute il le regarde avec fierté, une seconde il lui tient tête... C'en est assez, son châtiment s'apprête, il sera terrible! Domingo ne l'attendra pas. Cette fois les ordres sont donnés pour le lendemain; par un reste d'égard on ne l'a pas enchaîné; il connaît tous les détours, il pénètre la nuit dans la chambre de Pauline, il tombe à ses pieds: "J'ai pu vous adorer comme un blanc, et souffrir comme un noir, dit-il, je ne puis plus supporter l'esclavage, et les supplices ne sont point faits pour moi. Adieu, maîtresse que j'idolâtre, la liberté m'attend; puissé-je, en conquérant les droits de l'homme, les droits d'aimer et d'être heureux, vous préserver de la fureur des noirs, et des attentats de la vengeance. Domingo va veiller sur vous!" Il s'élança; le jour paraît, Domingo a joint les rebelles.

Bientôt la ville du Cap va périr avec toutes les richesses; bientôt les désastres de la colonie seront au comble! Madame de Hauteville ne les verra point; toutes les craintes, toutes les douleurs d'une épouse et d'une mère ont déchiré son âme; les plus cruelles agitations ont achevé de miner un tempérament déjà flétri par un climat brûlant; elle succombe, et son dernier regard demande au Ciel un pardon pour son époux, un protecteur pour sa fille.

Il n'est plus de salut; tous les partis sont en présence et se déchaînent avec fureur. Il n'est plus pour eux de patrie; les droits de la France sont méconnus par tous ces forcenés. Il n'y eut jamais de concessions, il n'y aura plus d'accommodement. Le désordre est au comble; les commissaires du gouvernement, ennemis entre eux, effrayés de tant de dangers, incertains dans tous leurs démarches, prennent enfin de tous les partis le plus décisif et le plus dangereux, celui d'écraser les blancs qu'ils venaient secourir, et de perdre la colonie qu'ils venaient sauver.

L'affranchissement général des noirs guerriers est prononcé, et de toutes parts les noirs sont appelés au secours du gouvernement que bientôt ils ne voudront plus reconnaître. Ils fondent sur les trésors, ils incendient toutes les propriétés, ils assassinent ceux qu'ils ont nommés leurs assassins. La ville du Cap est au pillage, la mitraille couvre les rues encombrées. M. de Hauteville, à la tête des siens, se défendait bravement contre une bande de nègres acharnés contre lui. Léopold combattait à ses côtés, Léopold le couvrait de son corps! Soins superflus! ils allaient succomber tous deux. "Arrêtez, dit une voix qui leur est bien connue; arrêtez, je vous en conjure...Mais, tenez, un terrible ouaga<sup>1</sup> les protège contre votre fureur.

Le ciel s'obscurcit en effet, et le soleil disparaît pour quelques instans<sup>2</sup>; les nègres effrayés se dispersent. Mais le malheureux d'Hauteville avait été frappé d'un coup mortel. Domingo l'enlève dans ses bras, et, suivi de Léopold, il le dépose dans un jardin attenant à la maison habitée par lui jusqu'à ce moment. Le jour revenait par degrés; d'Hauteville avait reconnu son nègre; il le regarde avec étonnement, il lui serre la main; celui-ci lève les yeux vers le ciel, puis, les fixant sur le père de Pauline: "O mon maître, s'écrie-t-il, ô malheureux vieillard, ne puis-je donc vous sauver? –Non, répond avec peine M. de Hauteville, mais ne perds pas de temps, sauve ma fille chérie; cours, Domingo, porte-lui mes adieux. Va, tu méritais d'être blanc."

Ces mots furent les derniers que prononça le vieillard. Domingo s'élança, il traverse les cours, il arrive à l'habitation principale. Pauline en désordre avait fui ses esclaves et courait avec désespoir, avec égarement, au secours de son père; elle reconnaît Domingo, et s'évanouit dans ses bras. Le brave noir sent redoubler ses forces; il presse son précieux fardeau contre sa poitrine palpitante. Il veut aussi sauver Léopold; il le retrouve près des restes de son ami. Ils traversent ensemble les dernières maisons fumantes; ils s'enfoncent dans les savanes, ils gravissent quelques mornes solitaires; enfin ils arrivent, haletans, dans un bois touffu qui va les soustraire aux poursuites. Alors, heureux d'avoir sauvé celle qu'il aime, Domingo, à genoux près d'elle, adresse sa prière au Ciel. Tour à tour il se livre à l'enthousiasme que lui inspire la liberté qu'il possède, et aux sentiments humains que font naître en lui les malheurs dont les blancs vont se trouver accablés. Comme un autre, peut-être, il aurait pu se laisser égarer par le désir de la vengeance; mais l'amour l'a élevé au-dessus du préjugé de couleur, l'amour lui a enseigné la clémence.

Domingo conduisit ensuite Léopold sur les bords de la mer. De là de légères embarcations cinglaient vers les côtes voisines. Après quelques signaux faits de part et d'autre, Léopold conçut enfin l'espoir de fuir sur quelque terre amie, d'où il pourrait ensuite faire voile pour la France. "Pauline, dit-il à mademoiselle de Hauteville, daignerez-vous vous confier à la

---

<sup>1</sup> Sortilège, enchantement.

<sup>2</sup> Des éclipses de soleil ont eu lieu dans ce temps aux Antilles.

foi de celui que votre père avait choisi pour votre époux? Je jure de vous conduire au sein de ma patrie; c'est là qu'aux pieds des autels..." Pauline l'interrompit: "Non, Léopold, dit-elle d'un ton ferme; non, je n'augmenterai pas la rigueur de vos destins et l'embarras de vos voyages; non, je ne quitterai pas ces lieux où tant de cruels souvenirs me ramèneraient sans cesse. Qu'irais-je faire dans d'autres climats? L'honneur de Domingo sera mon protecteur dans ces contrées, je veux y mourir. Adieu, Léopold, l'embarcation va s'éloigner, partez, je le veux, ma résolution est inébranlable."

La certitude de ne pouvoir ni la fléchir ni lui être utile décida Léopold, il partit; l'âme déchirée, et tourna ses pensées vers sa famille. Domingo, aux genoux de Pauline, les yeux brillants de reconnaissance et d'amour, jurait intérieurement de vivre et de mourir pour elle. "Ah! s'écria-t-il, que ne suis-je digne, moi, d'être votre époux! –Domingo, vous avez adouci les derniers momens de mon père, vous avez sauvé la vie de celui qu'il nomma son fils; vous vous êtes élevé au-dessus des préjugés, je saurai vous imiter; mais je veux fuir ces scènes de carnage: qu'une forêt soit notre refuge, qu'elle nous cache à tout l'univers; consentez à vivre pour moi seule, et je suis à vous.

Domingo resta long-temps prosterné devant sa divinité. Douze ans après, lorsque la république d'Haïti fut assise glorieusement sur de solides bases, on trouva, par hasard, au fond d'une épaisse forêt, une chaumière adroitement construite. Un homme noir et une femme blanche l'habitaient; ils y vivaient de chasse et de fruits sauvages; on admira l'amour et les mœurs douces des époux, mais les nègres étaient mécontents qu'une femme blanche fut l'objet du culte d'un noir; il fallut pourtant respecter celle que ce noir adorait. "C'est dommage, disait-on en soupirant, elle méritait d'être noire!"